

L'INDÉPENDANT

ORGANE RÉPUBLICAIN

Des îles Saint-Pierre et Miquelon



ABONNEMENT payable d'avance.

St-Pierre, un an 45 francs six mois 8 francs
Pays compris dans l'Union postale un an 48 fr. six mois 10 fr.

Pour les ABONNEMENTS et les INSERTIONS,
S'adresser, au Bureau du Journal, au Gérant

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAÎSSANT LE VENDREDI

Prix du Numéro 40 centimes

ANNONCES payables d'avance.

ANNONCES à la 4^{me} page 25 centimes
Prix minimum d'une annonce 2 fr. 50
RECLAMES (la ligne ordinaire) 50

Toutes communications doivent être remises, au plus tard, au bureau du Journal, le Mardi matin à 10 heures.

Ce journal publie les annonces judiciaires légales.

AVIS AUX ABONNÉS

Nous prions nos abonnés dont l'abonnement expire le 15 de ce mois, bien le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

SOMMAIRE:

Avis aux abonnés. — Dépêches télégraphiques. — Chronique locale. — La partie de billard. — Feuille Officielle — A propos du manifeste. — Bonne idée du Hérald. — Avis — Dieu l'a punie. — Le lieutenant Gauthier. — A table. — Le jardinier. — Acte de probité. — Choses et autres. — Marées de la semaine. — Etat-civil. — Mouvements du port. — Annonces et avis. — Feuilletons: La Sorcière de Paris et les Blanes de Bretagne.

DÉPÉCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Les télexgrammes suivants sont publiés par l'Indépendant sous la réserve qu'il n'entend nullement se rendre garant de l'exactitude des nouvelles que ces télexgrammes renferment.

SERVICE FRANÇAIS

Paris, le 4 novembre 1887.

Toute cette semaine a été remplie par les incidents qui ont été la conséquence de la détermination annoncée par le Président de la République de donner sa démission à la suite du vote de l'enquête. A la suite de diverses explications et de diverses démarches des Députés de la majorité républicaine, le Président de la République ainsi que le Ministère acceptent le principe de cette enquête.

M. Wilson restitue spontanément au Trésor une somme de 40,000 fr., en compensation de l'usage qu'il aurait fait pour ses correspondances de la franchise postale attribuée au Président de la République. M. Wilson doit prochainement quitter l'Elysée.

CHRONIQUE LOCALE

Depuis quelques jours nous subissons une température quasi hivernale.

La nuit de samedi à dimanche a été le début des grains de neige et ils se sont succédés, sans autre interruption que pendant la journée de mardi, qui a été assez douce, avec petits vents du Sud.

Mais dès le matin, mercredi, nous avons revu l'hiver de son blanc linceul recouvrir en entier notre rocher et nous annoncer, sans pitié, que tout dans la nature va enfin sommeiller pendant six mois sur notre île.

Nous étions pourtant depuis plusieurs années, habitués à ne voir guère commencer cette rude saison qu'en janvier.

On en était même arrivé à se dire que nous avions, «très probablement», changé de latitude.

Cette précocité de mauvais temps nous semble néanmoins un tantinet anormale et cependant, combien de fois nous a-t-il été donné de voir pareil fait se produire, même dès le courant d'Octobre?

Tout devait donc nous faire souvenir de cette fin d'année:

«Et le «Bait bill» sanctionné, et les présages d'un long hiver.»

Deux oiseaux de mauvais augure qui,

souhaitons-le, ne porteront pas trop de préjudice à notre colonie.

Car de toutes parts, nos armateurs se sont mis en garde contre le premier, et de nombreuses cargaisons de charbon vont prémunir la population contre le second.

Par contre, une bonne idée est à l'ordre du jour.

Un cours de mathématiques et d'hydrographie peut avoir lieu à partir du 1^{er} décembre. Il suffit de vouloir.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'utilité, nous dirons même, la nécessité de ce cours.

C'est pourquoi nous ne doutons pas que chaque marin, soucieux de son avenir, sera désireux d'aller y assister.

Qu'on se le dise!

C'est lundi prochain, l'ouverture de la session ordinaire du Conseil général.

A cette première séance aura lieu la nomination du bureau: Président, Vice-président et Secrétaire, du dit conseil.

Cette session, dite budgétaire, est la plus importante; elle durera un mois.

On nous demande très souvent ce que devient l'enquête relative aux deux incendies de *Grélotto*.

Nous regrettons de ne pouvoir satisfaire les personnes qui, comme nous, sont anxieuses de savoir si même on s'occupe de faire cette enquête. Nous aimons à croire que la justice fait son devoir et si le résultat est négatif, ce ne sera pas faute d'avoir mis tout en œuvre pour arriver à découvrir le ou les coupables auteurs de ces infamies.

Ce matin, le vent étant faible, nous allons peut-être profiter d'une journée passable avec température plus élevée.

Puisse-t-elle s'y maintenir pendant quelque jours.

secret est découvert.

— Malédiction! hurla Wenceslas; un traître s'est glissé parmi nous.

— Par ici! par ici! fit une voix au dehors; je connais l'endroit, j'y suis venu autrefois.

— Salmon!... sauvons-nous!

C'était Salmon, en effet, qui, rôdant autour de l'hôtel et voyant entrer les hachebutiers, pensa que ses services pourraient être nécessaires, se faufila, et, apprenant ce qui se passait, se rendait utile en dirigeant les recherches.

Salmon avait été coureur du précédent propriétaire de l'hôtel; il n'était donc pas étonnant qu'il en eût connu les détours.

Il vit une figure suspecte se diriger du côté du caveau par la longue galerie que nous connaissons, et, ne doutant pas une minute que le lieutenant criminel ne fut retenu prisonnier dans les caves, il conduisit les hachebutiers jusqu'à l'escalier de pierre, après avoir fait enfoncer les portes qui le précédaient.

Maugiron, ayant reconnu l'organe de

LA PARTIE DE BILLARD

La lumière se fera-t-elle complètement sur l'affaire Caffarel-Limousin et consorts?

Pour qui sait à quelles influences sont trop souvent soumises aujourd'hui la justice criminelle et la justice civile; pour qui se rappelle l'affaire Barrême, dont on connaît l'assassin et qu'on n'a jamais voulu arrêter comme meurtrier, pas plus qu'on n'a voulu le poursuivre depuis comme voleur; pour qui a été au courant de l'affaire des guanos du Pérou et de tant d'autres, il est malheureusement permis de douter que la lumière se fasse.

Mais, qu'elle soit entièrement éclaircie ou non, l'affaire Caffarel, avec la publicité qui lui a été donnée, comporte déjà un grave enseignement.

Les réactionnaires disent: il y a quelque chose de pourri dans la République comme autrefois dans le royaume de Danemark.

Qui, les réactionnaires ont raison, il y a quelque chose de pourri dans la République. Chercher à le dissimuler serait plus qu'une faute.

Ce quelque chose de pourri appelle le fer rouge. Les républicains ont le strict devoir de l'y porter. S'ils ne le faisaient pas, le virus aurait bientôt infecté tout le corps politique, le parti républicain ne perdrait pas seulement le pouvoir: la République elle-même serait rongée et finalement détruite par la maladie.

Ce qui fait l'exceptionnelle gravité de l'affaire Caffarel, c'est qu'elle est un symbole.

Un journal disait hier matin: Allons, bon, voilà maintenant qu'on se met à arrêter les gens qui vendent des décorations! A part qu'il ne paie pas patente, est-ce que le commerce des décorations n'est pas un commerce courant, qui se fait au grand jour, comme l'épicerie?

Ne raconte-t-on pas un peu partout qu'un député important entrait, il n'y a pas longtemps, dans la salle de la paix, au Palais-Bourbon, en se frottant les mains et en disant aux collègues qui l'entouraient: — Mes amis, les affaires reprennent. J'ai reçu ce matin quatre demandes de décorations.

Tout le monde se dit: Mais si on avait tendu au gendre du président de la Ré-

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT.

N° 26

LA

SORCIÈRE DE PARIS.

Par TURPIN de SANSAY.

X.

Le caveau de la rue Serpente

De Thurige accompagna cette dernière interrogation d'un éclat de rire satanique.

Un coup de sifflet aigu vibra sous la voûte du caveau et fut immédiatement suivi d'un autre.

Maugiron tressaillit; de Cossac prêta l'oreille.

— Un danger est proche, murmura le capitaine.

— Enfin, ils viennent! pensa le lieutenant criminel.

Dans un des coins obscurs, où se dissimulait un escalier de pierre conduisant dans l'hôtel, parut soudain Charrot, déguisé en varlet.

— Frère, dit-il en s'adressant à Maugiron, les hachebutiers de l'abbaye ont envahi le salon de fête. Ils cherchent M. de Cossac et menacent de tout mettre à feu si on ne leur rend pas aussitôt. Les invités ont disparu.

Maugiron regarda son prisonnier, dont la physionomie dissimulait une joie mal contenue.

— Ah! ah! fit-il en riant, tu avais pris tes précautions... précautions inutiles!..., Tes soldats ne découvriront pas cette retraite... la torture ne sera pas interrompue!...

— Alerte! alerte! cria Poignet-d'acier, déguisé en seigneur et accourant par l'escalier de pierre; ils me suivent, le passage

secret est découvert.

— Malédiction! hurla Wenceslas; un traître s'est glissé parmi nous.

— Par ici! par ici! fit une voix au dehors; je connais l'endroit, j'y suis venu autrefois.

— Salmon!... sauvons-nous!

C'était Salmon, en effet, qui, rôdant autour de l'hôtel et voyant entrer les hachebutiers, pensa que ses services pourraient être nécessaires, se faufila, et, apprenant ce qui se passait, se rendait utile en dirigeant les recherches.

Salmon avait été coureur du précédent propriétaire de l'hôtel; il n'était donc pas étonnant qu'il en eût connu les détours.

Il vit une figure suspecte se diriger du côté du caveau par la longue galerie que nous connaissons, et, ne doutant pas une minute que le lieutenant criminel ne fut retenu prisonnier dans les caves, il conduisit les hachebutiers jusqu'à l'escalier de pierre, après avoir fait enfoncer les portes qui le précédaient.

Maugiron, ayant reconnu l'organe de

son frère en aumône, ne perdit pas de temps.

Il s'approcha de M. de Cossac, dont la figure était devenue souriante à l'idée du secours qui approchait, et, levant sa misericorde:

— Meurs donc, infâme! cria-t-il en le frappant trois fois à la poitrine, ainsi qu'il l'avait promis.

Le lieutenant criminel tomba sans prononcer une parole.

Maugiron, Charrot et Poignet-d'acier disparurent par une trappe secrète au moment où les hachebutiers, dirigés par Salmon, arrivaient dans le caveau.

Ils ne trouvèrent que M. de Cossac étendu à terre et baigné dans son sang.

Depuis ce jour, l'hôtel de la rue Serpente demeura fermé. On ne revit plus le mystérieux comte de Wenceslas.

XI
Le Bouge de la Torquade.

Un peu au ^à des terrains de St-Laurent, sur lesquels fut régulièrement établie



mauvaises, lui demanda-t-elle vivement. Vous paraissiez soucieux?

— Hélas oui, mère Dosque, le sort des armes est défavorable et il nous faut chaque jour nous armer de courage pour supporter le poids des malheurs qui nous frappent.

— Fatale guerre! s'écria la brave paysanne. Ne pouvait-on pas laisser nos enfants à leur charrette?

— D'autant plus, murmura doucement le maire, que l'on ne sait si on les révérera jamais.

Aussi doucement que cette phrase ait été prononcée, elle avait été entendue, ou plutôt comprise par la mère Dosque.

— Que dites-vous M. le Maire? s'écria-t-elle. Auriez-vous quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer?

— Hélas! répondit le magistrat, je ne puis vous le cacher plus longtemps, ma pauvre Marinette, Gustave est blessé!

Marinette eut un tressaillement.

— Gustave est blessé! s'écria-t-elle d'une voix que l'émotion éteignait à la gorge, blessé... dangereusement?

— Dangereusement!

Et le pauvre magistrat, ému lui-même du coup qu'il allait porter à cette malheureuse mère, se retourna pour essuyer deux larmes qui brillaient dans ses yeux.

La mère Dosque vit le mouvement.

— Vous me cachez quelque chose, s'écria-t-elle en saisissant le magistrat par le bras... Vous ne me dites pas toute la vérité... Gustave est mort peut-être?

Le maire de Carbon-Blanc ne répondit pas.

Alors, la pauvre femme comprenant toute la vérité, regarda un instant, comme égarée l'homme qui était devant elle, et, lentement se reculant à tâtons, comme si elle avait peur de se laisser tomber; elle s'appuya au chambranle de la porte, elle se laissa glisser sur le banc de pierre, où le dimanche elle attendait Gustave à son retour du bal. Pas une larme ne s'échappa de ses yeux déjà hagards!

Le magistrat lui prit la main et la regarda sans proférer une parole.

Mort! mort! murmurait la pauvre femme.

Tout à coup, elle se leva, comme mue par une force invisible, elle marcha lentement et regarda au loin la grande route qui blanchissait aux premiers rayons du soleil.

Mais non? s'écria-t-elle... je l'aperçois là-bas!... il revient du bal! Gustave! Gustave!...

Et ses bras s'étendaient, comme pour recevoir le fils qu'elle ne devait plus revoir. Ses jambes plierent, son corps se pencha en avant et elle se laissa tomber à genoux, en chantant à pleine voix:

Allois enfants de la patrie
Le jour de gloire est arrivé.

La malheureuse femme était devenue folle!

(A suivre.)

LE LIEUTENANT GAUTHIER

EPISODE DE LA GUERRE DE CRIMÉE
par
JOSÉ DE CAMPOS

Suite

— C'était digne cela! m'écriai-je, rempli d'orgueil, et content de ne pas trouver une occasion de rougir de mon peine.

— Et grand, ajouta ma mère, dont l'œil rayonna de joie. Elle continua:

— Mais pouvais-je consentir à un pareil sacrifice! non, mon égoïsme n'allait pas jusque-là.

Je domptai mon amour-propre de femme et je lui écrivis d'accepter l'offre du Tsar, puisque moi-même, j'allais devenir l'épouse d'un autre qui passait sur la position qu'il m'avait faite, et reconnaissait mon fils comme étant à lui.

— Mais ce n'était pas vrai?

— Non c'était pour le sauver.

— Quelle sublime abnégation! Oh! ma mère.

— Je voulais qu'il fût heureux, et je me resignai.

Il m'écriyit, me traitant de parjure, d'infidèle, me brisant le cœur. Je ne lui répondis pas et retournai à Paris, où j'ai vécu retirée et ignorée de tout le monde, ne m'occupant que de toi.

— Ma bonne et noble mère! m'écriai-je, arrosant de larmes son pâle visage.

— Six mois après, poursuivit ma mère, essayant ses yeux, j'appris qu'il s'était marié avec une Princesse du choix de l'Empereur, et avait été nommé commandant.

— Est-il heureux au moins?

— Je n'ai jamais rien su de lui, et ignorant où je suis, il n'a pu non plus s'informer de moi.

Voilà, mon fils, la cause de cette tristesse qui a tant pesé sur ta jeunesse, et le secret de ta naissance.

Tu sais à présent, le mystère de mon existence, le tourment et le malheur de ma vie. Tu es le juge entre ton père et ta mère, condamne ou pardonne chacun de nous, puisque la passion de l'un et la faiblesse et l'orgueil de l'autre ont fait de toi un bâtarde, ont torturé ton cœur, ont brisé ton avenir.

Et ma pauvre mère cacha son visage inondé de larmes entre ses mains blanches et décharnées que j'embrassai en disant:

— Tous les deux, mère chérie, je parle à tous les deux, car tous les deux vous avez été sublimes, et avez fait votre devoir. Je ne puis vous croire coupables ni l'un ni l'autre, car vous n'êtes pas responsables de l'entraînement ni de la passion, que la nature a créée en tout être ni de l'exécrable tyrannie, ni des sots et stupides préjugés que la société forge à volonté.

Cette société, qui ne vit que d'apparences et de fatuité, et qui ne veut pas comprendre, tout en le pratiquant malgré elle, que l'idéal est nécessaire en toutes choses et qu'on ne peut pas vivre sans idéal, puisqu'il est l'incarnation de

l'amour. Vous êtes deux de ses victimes, et je vous pardonne et vous aime tous les deux.

— Oh! merci, mon fils, je savais bien que ta grandeur d'âme nous absoudrait, s'écria ma mère passant ses bras autour de ma tête, et baignant mon visage de joie, cette fois-ci.

— Oui, mère adorée, je vous absous, et je veux que vous viviez pour vous prouver que je vous aime davantage.

— Il est trop tard, je ne me fais pas d'illusions, j'sens que ma terrible maladie touche à sa fin.

Tiens, mon enfant, dans ce chifonnier, tu trouveras, avec mes dernières volontés, deux objets qui te feront reconnaître par ton père, si le hasard vous fait rencontrer un jour, et si tu crois convenable de t'en servir. Moi, je ne t'impose rien, agis d'après tes inspirations. Si cela arrive, dis-lui que je ne me suis jamais marié et que je n'ai jamais cessé un instant de t'aimer.

Deux jours après, cette pauvre martyre de l'absurdité humaine reposait de son dernier sommeil.

J'étais bâtarde et orphelin! ma bâtarde s'était augmentée de l'orphelinat, j'étais seul au monde, sans être aimé et sans pouvoir aimer, exécrant le monde et ses principes.

Gauthier cacha son visage entre ses mains qui tremblaient de fièvre et se mit à sangloter.

Le lieutenant Saussier respecta sa légitime douleur.

(A suivre.)

A TABLE

Les olives.

Va, douce olive, à travers le monde; va réjouir les canards et les pigeons! Si la truffe est le « diamant » de la cuisine, tu en es l'émeraude, verte et charmante olive.

Elle eut un fier mouvement, la déesse Minerve, lorsque, frappant le sol de sa lance, elle en fit sortir l'olivier!

Bien inspirée fut aussi Hercule quand, de sa main vigoureuse, il planta cet arbre sur l'Olympe aimé des dieux. Honneur enfin au vieux Cécrops important l'olivier dans l'Attique pour la plus grande gloire des oies à l'italienne et des canards à la provençale, mets choisis, encore inconnus du grand art culinaire.

On n'en finirait pas si l'on voulait lire toutes les légendes qui enguirlandent les rameaux de l'olivier dont l'huile exquise embaume nos salades et coule comme un pactole dans l'industrie française; dont le fruit délicat assaisonne nos ragoûts, pare avec grâce nos entrées de volailles et de gibiers, se croque galement entre la sardine et le saucisson.

Va, petite olive, briller sur les nappes blanches au milieu des figues violettes et des melons jaunes.

à ce dernier, un à Prosper et en garda un pour lui-même.

— Il ne faut pas que la lame s'arrête en chemin: une lame de poignard qui casse, c'est comme un soldat qui recule au moment du combat. Ce qu'il nous faut, c'est une lame fidèle et solide, sur laquelle on puisse compter et qui rentre jusqu'à la garde, en déchiquetant le cœur.

Alors tirant de sa poche un louis d'or, il le plaça sur un vieux coffre de chêne qui servait à ranger ses habits, et dit:

— Pour être bien sûr de l'arme, il faut la mettre à l'épreuve; tenez, voici un louis d'or: chacun à notre tour, nous allons essayer de le percer; si nous y parvenons, c'est que la lame sera solide et nous pourrons compter sur elle; si elle ne résiste pas, nous devons en chercher une autre mieux trempée; voyons, Bois-Crancé, commence!

Le baron, saisissant à plein poing son poignard au manche d'ivoire sculpté, à la lame épaisse, frappa vigoureusement de la pointe, à plusieurs reprises, la pièce d'or. Il y revint sans succès; enfin, levant le bras, il donna un coup tellement fort que le louis fut projeté dans le milieu de la hampe et le poignard cassé net au cas de la garde.

Mauvais compagnon, le marquis, et qui aurait pu faire rater notre entreprise, à moi.

(A suivre.)

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT

N° 25

LES BLANCS DE BRETAGNE

Par JEAN-BERNARD

X.

COMMENT ON RECONNAIT UNE BONNE LAME DE POIGNARD.

Il sortit; un moment après, il revenait, tenant trois poignards dans sa main et suivit de Prosper qui avait l'air préoccupé.

— Prosper, dit M. de Chantelal en s'adressant au jeune homme, tu sais pourquoi nous sommes venus à Paris; tu connais nos conventions: tes intentions sont-elles toujours les mêmes?

— Oui, répondit Prosper d'une voix sourde.

— Alors tu vas revêtir un costume moins étrange que celui que tu portes; ici le pantalon à jupons, la veste de nos campagnes

Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des Gens de Lettres

attire trop l'attention et ne pourra pas que nuire à notre projet. Bois-Crancé, as-tu un costume qui pourrait permettre à Prosper d'entrer au château sans être remarqué.

— Un uniforme de garde national me semble réunir ces conditions.

— Oui, c'est cela, en as-tu un?

Le baron ne put s'empêcher de sourire.

— Parbleu! dit-il, est ce que tous nos

jeunes gens pris de la fringale de l'égalité ne font pas peu ou prou partie de la garde nationale? Les simples ouvriers ne sont pas, ce qu'ils appellent, des citoyens actifs, ils ne paient pas dix livres d'impôts, et sont exclus des rangs des patrouilleurs, mais nos valets ont tous, pour la plupart, quelque lopin de terre: ils se sont empressés de s'enrôler; cela les relève et les rehausse à leurs propres yeux: ils en ont du reste bien besoin.

— Je n'ai donc que l'embarras du choix; mon cocher, qui fait partie de la section de la Tour-Saint-Jacques, est à peu près de la même taille que le jeune homme; je suis sûr que son uniforme lui ira à merveille.

— Un quart d'heure après, Prosper, sous le costume de garde national que lui avait prêté le cocher du baron de Bois-Crancé, revéna ainsi habillé; il avait belle présence.

— De cette façon, dit le baron, il nous sera très facile de l'introduire dans le palais, puisque les gardes nationaux sont un

peu partout et que les domestiques mêmes du Château font leur service en uniforme; un garde national, de plus ou de moins, passera complètement inaperçu.

— Maintenant, dit le marquis à Prosper, une dernière recommandation.

— Je vous écoute, dit Prosper.

— Quoi qu'il arrive, ton intérêt est de taire.

— Je me taïrai, c'est convenu.

— Quel que soit le résultat?

— Quel qu'il soit.

— Serais tu pris et en face du gibet! en nous dénonçant tu ne nous perdras pas, puisque tu n'as pas de preuves et dans tous les cas tu ne te sauverais pas; au contraire, tant que nous serons libres, nous pourrons te venir en aide, et je te jure que je ferai tous mes efforts pour te secourir en cas de malchance.

— Si je ne réussis pas, soyez tranquille, dit Prosper, vous n'aurez rien à craindre de mes indiscretions. Je joue une grosse partie, tant pis pour moi si je la perds: mais si je réussis, j'ai toujours votre parole.

— Et je te tiendrai, fit le marquis.

— Alors, marchons; je suis prêt.

— Bien; maintenant, dit M. de Chantelal, agissons comme si nous devions réussir; voyons nos armes ou plutôt ton arme, fit-il en s'adressant à Prosper.

Le marquis prit les trois poignards apportés par M. de Bois-Crancé, en donna un

Dans le trone de ce patriarche végétal on avait disposé une salle à manger contenant deux douzaines de convives sans compter le cheval du propriétaire remisé sous ce toit original.

Combien de pintes d'huile ont coulé des rameaux de cet étonnant vieillard, âgé de cinq cents ans.

Sans parler de cette huile sans rivale aux flots dorés, qui pourrait énumérer les rôles culinaires que la gastronomie fait jouer à l'olive ! Sa vue seule fait venir l'eau à la bouche en rappelant les filets choisis, les ragouts, qu'elle ponctue avec grâce, les plats qu'elle enguirlande d'un collier vert, les gibiers succulents qu'elle assaisonne avec art, les pigeons, les poulettes et les canards qu'elle accompagne avec éclat.

On se rappelle la légende du Déluge et de la Colombe au rameau d'Olivier, symbole de réconciliation et de paix. Olive et Pigeon, quelle coïncidence appétissante ! Aujourd'hui Noé, j'en suis sûr, tordrait le cou à la colombe biblique pour l'accompagner aux olives de Marseille.

Va, petite olive, à travers le monde ; va réjouir les Pigeons à la Cussy et les canetons à l'arlésienne. Si la truffe est le diamant de la cuisine, tu en es l'émeraude, verte et charmante olive !

FULBERT-DUMONTEIL.

LE JARDINIER

Jardinier philosophie,
Souvent je suis monté
Au ciel du théosophe,
Qui se trouve à côté.

Car la terre qu'on gratte
A la sueur des fronts,
Est quelquefois ingrate
Et vous fait des affronts.

Cette terre où nous sommes,
Où nous passons nos jours
Comme chiens et comme hommes,
N'est pas belle toujours.

Nous y trouvons bien Eve
Qui fleurit à quinze ans ;
Mais la femme est un rêve
D'avril ou de printemps.

Et quand la fleur aimée,
La rose d'un matin,
Un instant parfumée
Pour le pire destin,

Incline au jour sa feuille,
Pour un suprême réveil,
Et tristement s'effeuille,
Qu'en reste-t-il, grand Dieu ?

Quand août nous abandonne,
Le rosier n'est plus vert,
Et le fruit qu'il nous donne
Est très drôle en hiver.

Aussi, lorsque la terre
Des roses d'un moment
Et de peu de mystère
M'ennuie horriblement,

Je vais en philosophie,
Loin des chiens, loin des ours,
Au ciel du théosophe,
Passer deux ou trois jours.

St-Pierre, un très bon Pape,
M'ouvre amicalement
La porte ou la voûte
Du ciel ou l'auant.

St-Pierre et moi nous sommes,
Autrement qu'en chansons,
Deux vieux amis, deux hommes
Qui nous nous connaissons.

Il me réserve même,
— Je l'ai vu de mes yeux —
Etant de ceux qu'il aime,
Un bon coin dans les cieux ?

J. GENTIL, jardinier.

Actes de probité.

Il a été trouvé, le 5 du courant, au carrefour des rues du Barachois et Jacques Cartier, par M^r F. L., un pardessus d'enfant de 6 à 8 ans.

Le même jour, près de l'Eglise de l'ile des Chiens, par le jeune Delanoë, Auguste, un paroissien romain.

Ces objets ont été déposés au bureau de police.

CHOSES ET AUTRES

Deux anciens frères se rencontrent, l'un devenu riche, l'autre resté pauvre.

— Me permettez-vous, demande celui-ci, d'aller vous voir demain ?

— Avec plaisir ... Vous me trouverez toujours après déjeuner.

— Et avant ? ...

×

Deux mendiant, qui prétendent n'avoir pas mangé depuis deux jours, imploré la piété d'un passant.

Ce dernier se laisse émouvoir et leur remet deux francs :

— Tenez, leur dit il, allez déjeuner.

Les deux mendiant s'éloignent sans dire merci, mais l'un d'eux dit à son camarade :

— Vrai de vrai ! nous n'avons pas été polis ; t'aurais dû au moins lui offrir le vermouth !

×

Madame surprend sa cuisinière en train de goûter la sauce avec le bout de son doigt :

— Ce n'est pas propre, ma fille lui dit-elle.

— Madame ne voudrait pas que je saisisse une cuiller pour ça !

×

Un Parisien égaré à Londres interroge un policeman :

— Pourriez-vous m'indiquer ma rue ?

— Yes, Laquelle ?

— Ah ! voilà : je ne me rappelle plus bien ... Mais c'est un nom qui finit par street.

×

Entre amies :

Une jeune fille laide disait, hier soir, à une jeune fille jolie :

— Figure-toi, ma chère, que Henri m'a mangée des yeux pendant toute la soirée....

— Oh ! alors, reprend l'autre, il a dû avoir une fameuse indigestion !

×

Un prêtre lisant à Voltaire une ode de sa façon intitulée : « A la postérité », lui demanda ce qu'il en pensait :

— J'ai bien peur, lui dit Voltaire, que votre ode n'arrive pas à son adresse.

×

Un descendant d'Harpagon agonisait. On lui mit dans la main un crucifix d'argent.

Le moribond le saisit, le soupèse, et dit :

— Je ne puis vraiment pas prêter grand'chose là-dessus.

×

Le jésuite Le Tellier s'élevait avec force contre certaines doctrines jansénistes qui lui paraissaient le comble de l'audace.

Quelqu'un lui fit observer que quelques-unes de ces doctrines étaient absolument conformes aux écrits de St-Paul, de St-Augustin, et qu'on ne pouvait s'attaquer à ces colonnes du christianisme.

— Saint Paul et saint Augustin, repartit Le Tellier, étaient des têtes chaudes que nous mettrions aujourd'hui à la Bastille.

×

Je lis qu'un inventeur vient de proposer pour l'armée un fusil qui équivaudrait à lui seul, par son tir, à deux fusils anciens. Ce serait donc le fusil Gras double ?

×

Un brave bourgeois du Marais, affligé de huit filles, a recours à la publicité des journaux pour s'en débarrasser.

Il reçoit, hier matin, le télégramme suivant, daté de New-York :

« Envoyez plus jolie de vos filles... Renvierrai par retour courrier si plaisir pas. »

×

INTIMITÉS

— Admirablement tournée comme vous l'êtes, pourquoi mettez-vous un corset ?

— Pour l'ôter ! ...

×

Entre amis :

— Regarde-moi cette pauvre Alice. Comme elle vieillit ! Elle a maintenant deux pattes d'oies aux tempes.

— Eh bien ! alors, ça lui en fait quatre !

×

Entre jeunes filles :

On parle de l'époux idéal, du prince Charmant.

— Moi, fait une petite blonde, je n'épouserai jamais qu'un homme qui aime les bêtes ...

— Pour être aimée ?

×

Enfants terribles :

— Maman, est-ce que Charles sera toujours plus jeune que moi ?

— Oui mon enfant.

— Quel bonheur ! Alors, je pourrai toujours le battre !

Marées de la semaine

JOURS DU MOIS	JOURS DE LA SEMAINE	PLEINES MERS.		BASSES MERS.	
		matin.	soir.	matin.	soir.
12	s.	5	27	5	44
13	D.	6	20	6	44
14	L.	7	08	7	31
15	○	7	54	8	16
16	m.	8	38	9	00
17	j.	9	23	9	45
18	v.	10	07	10	29

Etat-civil de Saint-Pierre

Du 26 au 10 novembre 1887.

Naisances.

Detcheverry, Marie-Joséphine, fille de Detcheverry, Louis-Joseph, marin et de Potel, Eulalie-Adolphe, sans profession, rue de la Fauvette. — Bonfils, Joséphine-Marie-Irma, fille de Bonfils, Gustave-Adolphe, gendarme et de Letellier, Marie-Françoise, sans profession, quai la Roncière. — Le Pache, Marie-Angèle, fille de Le Pache, Maudez, menuisier, et de Guibert, Emilie-Marie, sans profession, rue Granchain. — Bouillon, Joseph-Paul-Léon, fils de Bouillon, Athoine, marin et de Marcadet, Marie-Virginie, blanchisseuse, rue Mamyneau. — Béchet, Auguste-Joseph-Jules, fils de Béchet, Auguste, maître au cabotage, et de Dignard, Marie-Mélanie, sans profession, rue de la Fauvette. — Yvon, Marie-Eugénie, fille de Yvon, Joseph, patron de goélette, et de Busnot, Constance-Marie, sans profession, rue de l'Hôpital. — Fitzpatrick, Lucie-Anita, fille de Fitzpatrick, Michel, cordonnier, et de Bonnel, Anna, sans profession, rue de l'Hôpital.

— Evenou, Jeanne-Marie, fille de Evenou, Jacques, charcutier, et de Gauthereau, Marie, sans profession, rue des Bains. — Gaspart, Charles-Louis-Eugène, fils de Gaspart, Charles-Aristide, marin, et de Gouilliére, Léontine, sans profession, rue du Barachois. — Briand, Ernestine-Françoise-Véronique, fille de Briand, Désiré, marin, et de Michel, Véronique, sans profession, rue de la Gentille. — Iharréguy, Ernest-Eugène, fils de Iharréguy, Ernest, marin, et de Girardin, Mélanie-Eugénie, sans profession, rue Richerie. — Rayne, Arthur, fils de Rayne, Samuel, ferblantier, et de Burton, Marthe, sans profession, rue Bisson.

Publications de mariage.

Salomon, Charles-Marie-Amédée-Auguste, commis-négociant, avec demoiselle Lamusse, Anne-Marguerite, sans profession. — Poirier, François-Ange, marin, avec dame Cormier, Marie-Geneviève, sans profession.

— Bonneul, Joseph-Martin, marin, avec demoiselle Miler, Elisabeth-Anne, sans profession. — Ponée, Louis-Marie, voilier, avec demoiselle Iraola, Jeanne-Joseph, sans profes-

sion. — Apestéguy, Joseph-Désiré, marin, avec demoiselle Vigneau, Louise-Emilie, sans profession.

Mariages.

Besnard, André-François-Joseph, boulanger, avec demoiselle Le Gall, Marie, sans profession. — Bouroult, Léon-Armand, marin-pêcheur, avec demoiselle Mesnil, Marie-Victoire, sans profession. — Leborgne, Joseph-Adolphe, garçon de café, avec demoiselle Quirck, Julie-Hélène-Victoire sans profession.

Décès.

Durruty, Aline-Benita, dame Larroulet, St-Martin, âgée de 30 ans, née à Miquelon. — Le Cocco, Toussaint, marin, âgé de 40 ans, né à Virey, (Manche). — Squires, George, employé du télégraphe anglais, âgé de 37 ans, né à Roscrea, (Irlande). — Nowland, Patrice, marin, âgé de 67 ans, né à Plaisance (Terre-Neuve). — Levéque, Alphonse, Constant, marin, âgé de 47 ans né à Genest (Manche). — Fitzpatrick, enfant mort-né, du sexe féminin.

MOUVEMENTS du port de Saint-Pierre

BATIMENTS DE COMMERCE

Novembre ENTREES.

3 (Canada). Ethel May, g. a. c. Poole, avec pommes de terre pour le capitaine. — (Île du Prince-Edouard). Cardigan, g. a. c. Mustard, avec pommes de terre et bestiaux pour M. Ed. Poulin.

4 (Cap Breton). Maggie G. Fiander, g. a. c. Fiander avec pommes de terre pour le capitaine.

5 (Sydney). Maria Amélie, g. f. c. Ramié avec charbon pour MM. Béchet et Yon.

7 (Sydney). Grand Master, g. a. c. Horsey, avec charbon pour MM. Eon et Etcheyverry frères.

— (Canada). Sidonie Marie, g. f. c. Bourgeois, avec pommes de terre pour MM. Béchet et Yon.

— (Boston). Mignonne, g. f. c. May, avec diverses marchandises pour MM. R. O. Sheehan et C^o.

— (Canada). Terror, g. a. c. Costentin, avec planches, pour MM. Riotteau et fils.

9 (Sydney). Canadienne, g. f. c. Lebreton, avec charbon pour MM. Riotteau et fils.

Novembre SORTIES

2 (Bordeaux). Deux Cousins, b. f. c. Villalard, avec 89,100 kg. morue verte et 9,896 kg. langues chargé par M. Louis Jourdan.

3 (Granville). Blanche et Louis, b-g. f. c. Cervony, avec 5,750 kg. morue sèche chargé par divers.